

MUTATIONS DES VALEURS DANS LE DISCOURS AUTOBIOGRAPHIQUE DE PAUL MICLĂU

Maria BÎRNAZ

Université Spiru Haret, Bucarest

Généralement connu comme spécialiste de la linguistique structurale et de la sémiotique qu'il a fait s'épanouir à l'Université de Bucarest au début des années soixante-dix, ou comme traducteur réputé¹ et figure emblématique de la Francophonie universitaire, Paul Miclău s'avère être – et avant tout – un subtil poète et prosateur d'expression française, dont les textes ont été publiés autant en France qu'en Roumanie.

La passion pour la poésie, c'est depuis toujours, paraît-il. En témoignent les volumes de poèmes et de sonnets parus au cours du temps, dont le dernier, *Fugues*, d'une terrible beauté, comprend des vers écrits il y a une quarantaine d'années.

La prose de Paul Miclău, essentiellement autobiographique, débute avec la publication de l'ouvrage *Roumains déracinés* aux éditions Publisud. C'est un récit profondément troublant qui relève du passage à l'âge adulte et plus que tout des drames d'un jeune homme issu d'une famille de paysans roumains, déportés au Baragan sous le régime de Nicolae Ceausescu.

Les valeurs authentiques de l'écrivain ponctuent le texte qui s'y appuie comme sur des piliers. Ce sont la famille, la foi, les traditions, mais surtout l'amour. L'amour pour ses origines, pour son métier, pour la liberté, l'amour pour l'amour, qui profite, pour émerger, du moindre espace dans le récit.

Dans une période où en Roumanie il était interdit de croire en toute autre force divine que le secrétaire général du parti communiste c'est la foi qui a permis à de nombreux Roumains de survivre. Pour Paul Miclău, vrai fils de ses parents, orthodoxes profondément pieux, la croyance en Dieu a toujours été vitale. Tout commence au moment de sa naissance, le jour des Pâques 1931. Le récit des *Roumains déracinés* évoque l'événement d'une manière pittoresque : « – Tu te rappelles ? dit tante Anne à sa belle-sœur. J'étais plus petite que toi, mais je m'en souviens comme si c'était hier. Tu te préparais pour aller à la messe. En route, tu sens des signes. Tu fais demi-tour, tu rentres à la maison et peu de temps après, il vient au monde. On entendait les cloches de l'église qui sonnaient l'Évangile ou le Credo² ». Les cloches de l'église accompagnent également sa « deuxième naissance », un jour de 8 septembre : « Et les cloches de l'église remplissent l'air de significations qui se transmettent aux corps, à l'esprit³ ».

A première vue, le discours narratif des *Roumains déracinés* semble fait à la troisième personne, en voici le début : « Il voudrait décrire le cadre de son existence dans le village roumain de Comoriste, du côté de la frontière yougoslave ; d'abord au niveau géologique. [...] Par la suite, la géologie du narrateur devint verticale : il se rappelle avoir fait un petit discours à la cafétéria de la cité universitaire de Dijon, lors des cours de vacances à la « belle époque » (1966) »⁴. En réalité, ce dédoublement de personnalité de l'auteur-narrateur qui s'éloigne de soi et s'observe en menus détails, s'entretient avec un curieux triplement de personnalité, alors « tu »

rejoint « il », ou bien « il » devient « tu », un des « tu » : « Il a travaillé avec les siens durant toutes les saisons de l'année, mais surtout l'été pendant les grandes vacances. [...] Il a travaillé comme un forçat. [...] Mais le soir arrive. Tu fais un tour au patelin ; par hasard, mais non, c'est pour voir Maria, une sorte de nièce par alliance de l'oncle Iosif »⁵.

Les événements semblent présentés dans l'ordre des souvenirs, la lumière et les blessures du passé se mêlent intimement aux drames du présent et aux angoisses de l'avenir. Car la narration fragmentée des *Roumains déracinés* est d'emblée le témoin du renversement des valeurs sous la domination de l'aliénation. D'abord à cause du passage de la culture du village à celle de la ville. Cette opposition entre « nature » et « culture » est amplifiée par les changements sociaux dits révolutionnaires. La cité devient doublement aliénante sous le régime totalitaire, et d'autant plus l'impulsion provocatrice de la destruction des relations ancestrales.

Du point de vue de la culture ce premier volume trace un tableau de la spiritualité du village vécue dans les manifestations culturelles caractéristiques de l'espace situé au-delà des Carpates. Si la description du village est faite à partir de certains rituels de la vie quotidienne de l'époque, comme le travail de la terre, ou des traditions liées aux fêtes religieuses de Noël, des Pâques ou du mariage, tout s'évapore au moment où l'auteur quitte sa famille pour suivre ses études en ville. Le comble de cette rupture c'est la ville de Bucarest qui est vue sous les effets des plaies de la guerre, mais surtout comme siège du nouveau régime. Le drame de ce passage est vécu en profondeur jusqu'à des accents lyriques de forte authenticité.

Le premier ouvrage autobiographique de Paul Miclau est donc le témoin du conflit des valeurs essentielles, vécu par l'auteur à partir du moment de son dépaysement. Suivent les années de travail à la faculté, avec les tas de responsabilités professorales et administratives et surtout l'aventure française, les cours à la Sorbonne, le stage de doctorat sous la direction d'André Martinet ou l'heureuse expérience d'enseignant à l'Université de Montpellier et à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales de Paris. Le tout marqué par un train de vie atrocement modeste. N'importe. Si seulement la terreur de rentrer dans le pays disparaissait...

Le deuxième volume du pacte autobiographique de Paul Miclau porte le titre *Universités* et paraît en 2004 aux éditions de l'Université de Bucarest. Le discours tumultueux, souffrant, comme cherchant l'issue de secours, des *Roumains déracinés*, cède la place à un récit beaucoup plus sage, même si toujours marqué par les drames d'une existence trop sensible.

L'auteur avoue que le texte naît sous l'impulsion de la mémoire : « Mais je n'ai pas noté ma vie et je ne saurais donc faire une autobiographie-document. Il serait tout aussi déplacé que de recourir à un essai abstrait. Peut-être que le discours qui se met sur papier en ce moment se place entre les deux »⁶. Cette fois le narrateur assume ouvertement son discours, le récit est fait à la première personne, avec de rares incursions à la troisième personne, des touches rapides qui rappellent une des techniques des impressionnistes que l'auteur chérit tellement.

Par un discours limpide, parsemé de mémorables nuances de poéticité, Paul Miclau parle dans *Universités* des trois miracles qui ont contribué à la formation de l'homme qu'il est devenu. D'abord c'est l'admission à la faculté, entreprise carérement impossible dans sa situation d'exclu de l'Union de la Jeunesse Ouvrière,

deux semaines avant son bac. L'histoire de cette exclusion – un des plus profonds drames vécus par l'auteur – est largement racontée dans *Roumains déracinés*. Dans une sorte de clandestinité il a réussi à suivre ses études à l'Université de Bucarest, où il est devenu professeur et dont par la suite il ne s'est jamais séparé. Les autres deux miracles sont évidemment Paris et Montpellier. Si on ne compte pas les événements de Mai 68, racontés dans le chapitre 11.

Le dernier volume autobiographique paru aux mêmes éditions de l'Université de Bucarest en 2007 est écrit en roumain et porte le titre de *Praguri (Seuils)*. C'est primordialement l'évocation des années de travail à l'université, en tant que professeur, directeur de recherches et doyen de la Faculté des Langues et des Littératures Etrangères. Les aventures des colloques internationaux, des voyages à l'étranger toujours presque impossibles sous le régime totalitaire de Nicolae Ceausescu. Le bibelot de l'ouvrage est la photocopie de deux pages de l'agenda 1984 de l'auteur, alors doyen et membre du parti.

Roumains déracinés a été couronné par le prix européen de l'Association des Ecrivains de Langue Française. Les deux volumes suivants ont été récompensés par les félicitations et les sourires des amis et des dizaines de doctorants et étudiants du Maître, répandus dans un peu tous les pays du monde. Le volume suivant qui portera le titre de *Ma Roumanie dans la francophonie universitaire* est à paraître prochainement, nous promet l'écrivain. Ce sera le quatrième tome du récit autobiographique de Paul Miclau, la suite d'un texte qui apprend à aimer la vie, qui forme à la lecture et qui invite à l'écriture.

Dans l'ensemble, ces trois volumes témoignent du drame des renversements des valeurs morales, sociales et culturelles pendant un demi-siècle d'histoire totalitaire. Tout cela tourne autour de l'axe de la francophonie qui a été et est encore pour Paul Miclau un repère fondamental dans le champ des valeurs.

Notes

¹ Paul Miclau a traduit en français l'essentiel de la poésie roumaine : Eminescu, Bacovia, Blaga, Arghezi, Barbu, Voiculescu.

² P. Miclau, *Roumains déracinés*, Paris, Publisud, 1995, p. 20.

³ *Ibidem*, p. 10.

⁴ *Ibidem*, p. 9.

⁵ *Ibidem*, pp. 12-13.

⁶ P. Miclau, *Universités*, Editura Universității din București, 2004, p. 16.